

Laurent Fontaine

Une souffrance, une vie



J'écris ce livre afin de me libérer de cette souffrance qui me ronge depuis mes 38 ans, expliquant une partie des parcours durant les phases de ma maladie.

Je suis venu au monde le 19 Décembre 1975, année marquante de notre siècle, ce fut le début de notre fuseau horaire d'heure d'été et hiver en partie dus à la crise pétrolière. Faisant un premier choc en 1974, ce fuseau fut totalement instauré dans toute l'Europe en 1998, afin de pouvoir économiser l'énergie.

Pour moi, de 1975 à 1998 représente une crise hors maladie dans un petit village des Ardennes. J'étais l'âme perdue dans son enfance. Cela était dû à un choc psychologique venant de mon père. Recherchant ensuite la sécurité, le réconfort de l'esprit, l'écoute de l'autre, mais je restais dans l'indifférence, cela était peut-être dû à ma façon de m'exprimer, à mon éducation méprisante et irrationnelle d'une mère à l'âme diabolique. Voilà en bref le déclenchement de ma maladie, en toute profondeur.

Les faits stratégiques traumatisant mon esprit pendant toute mon enfance se sont passés dans ce que j'appelle le bloc, une cité un peu retirée du village qui s'appelle Margut. J'emploie ce terme de bloc, comme l'isolement d'un soldat sans défense ne voulant pas voir ni faire la guerre.

Voici les souvenirs gravés dans mes pensées. Le premier se passe dès mes six mois ; un malheur repenti dans cette maison, enfin plutôt ce bloc, un logement social mis à l'écart du village. La scène que je vois reste un mystère mais voici ce que j'ai ressenti et entendu ce fameux jour.

Ce sont des pas, j'entends monter les escaliers puis les cris de ma grande sœur disant « Benoît est mort » et dans ce moment-là, je sens comme mon âme s'envoler et j'ai vu mon frère Benoît étendu sur le lit, les bras écartés les yeux grands ouverts. Impossible d'expliquer cet instant mais de l'écrire. Je vois encore et ressens mon âme s'envoler et cette image reste comme une photo, gravée en moi, de mon frère.

D'après les médecins, cela pourrait provenir des souvenirs évoqués. Pour moi, cette impression reste une de mes premières expériences de l'âme et la force de l'esprit donnant le début d'un fait marquant mon existence. Cette scène se perpétue constamment dans mes pensées pendant une grande partie de mon existence, comme des flashes.

Quatre années passées dans ce bloc ! Voici l'âge de la découverte pour un enfant, mes quatre ans et

de mi, enfin normalement ! Mais ces années furent marquées au fer rouge, le début de mon traumatisme me faisant découvrir depuis ce jour la souffrance, un acte cruel que j'aurais préféré effacer de ma mémoire, et surtout ne jamais connaître. Nous sommes dans le début des années 80, en ce temps-là tout se sait et surtout, tout est tabou.

La cruauté envers les enfants était très répandue dans ce temps-là. Beaucoup d'enfant ont dû voir leur vie marquée à jamais. Pour moi, voici le fait marquant au fer rouge, sûrement l'élément clef de ma maladie, hantant mes nuits pour toujours. J'étais dans une petite salle de bains, aux murs bleus, avec très peu d'espace, une petite baignoire et un lavabo. Puis, je vois l'image de mon père, nu devant moi et cette scène mettant son sexe dans ma bouche et l'impression d'étouffement. Et une autre scène, différente, de ce père éjaculant dans le lavabo.

Le souvenir de ces scènes, en tant que petit garçon, fut un choc psychologique traumatique et une incompréhension injuste, hantant à chaque fois mes rêves. Dès que j'entendais parler d'abus sur enfant, une souffrance perpétuait dans mon esprit.

Je vois aussi cette scène, le jour où mon oncle monta les escaliers et surprit cette horreur. Des cris me libérant dans un sens de mon père, mais pas de ma honte ! Et je garde en moi, depuis toujours, l'humiliation, un mal en soi dur à supporter pour un garçon, une cicatrice qui fut gravée dans toute sa

profondeur dans mon âme, ne se refermant jamais et hantant mon esprit pour toujours.

Après ce traumatisme, lors de mes sept ans, ce fut l'âge où l'on me fit passer au tribunal afin de condamner mon père. Le souvenir que je garde, c'est ce couloir au carrelage noir et blanc, et ce père, les mains menottées, assis sur un banc en bois.

Il a fallu attendre mes sept ans, car le choc psychologique provoqua un blocage de la parole. À l'époque, le médecin me croyait autiste suite à ce choc émotionnel dû à l'abus sexuel. Pourquoi, à l'époque, les services sociaux n'ont-ils pas pensé à me suivre ? Pourtant, ce blocage aurait dû les alerter. Je pense que, dans ce temps-là, le sujet était encore trop tabou. J'imagine les nombres d'enfants en alerte eux aussi.

Mais j'étais un enfant en détresse ! Une incertitude hante mes pensées, je me pose encore cette question : si j'avais eu un soutien psychologique en ce temps-là, peut-être que ma maladie ne serait pas apparue ou bien ne se serait pas déclenchée.

Je me souviens de la condamnation de mon père. Il prit juste dix mois. Simplement ! Cela me condamna à revivre ces scènes d'horreur dans ma tête à perpète. Je me dis que cette justice d'avant n'a rien à voir avec celle d'aujourd'hui. Maintenant, l'enfance est très bien protégée et surtout, le soutien psychologique envers les enfants a bien évolué.

De mon côté, je me suis senti abandonné, trahi surtout avec l'impression de cette famille qui ne m'a

pas soutenu. J'ai l'impression qu'elle voulait oublier rapidement ces faits ! Elle aurait dû me reconforter au lieu de m'ignorer. Ça fait mal de se sentir banni alors que l'on a de la souffrance et de l'innocence. Mon âme se perdait dans un sens sans que personne ne retienne son envol.

Ce que j'ai subi de mon père ne sera jamais cicatrisé ; il a détruit une chose en moi, même s'il est mort maintenant, et ma famille ne sera jamais pardonnée de son abandon envers ma souffrance.

Après cette histoire traumatisante, je ressentais une culpabilité : coupable d'avoir mis mon père en prison, un sentiment dû à la violence et à l'agressivité de ma mère envers moi. Durant toute mon enfance, elle me fit subir l'enfer et l'isolement dans ce bloc. Tout enfant reçoit l'amour d'une mère formant en grande partie l'amour, tout simplement. Je n'ai reçu que de la rage et comme caresse, que des coups très violents. Cette rage montrait toute sa colère et sa haine.

J'étais le banni, celui que, dans la famille, on n'aimait pas, qui en prenait la plus dans la gueule, même mes frères et sœurs m'accusaient par prétexte parfois, leur évitant les coups tout en les amusant. J'ai un frère plus âgé de trois ans, une grande sœur plus âgée de cinq ans, et une sœur ayant un an de moins que moi. Pour elle aussi, l'enfance fut très marquée. Elle a reçu pas mal de coups et de sévices ; ma petite sœur comme je l'appelle.

Mais je me suis toujours senti à l'écart, pas à ma place différent, rêvant d'un monde meilleur, isolé dans ma tête, attendant la libération.

Voici les premiers souvenirs marquant mon existence, première période de souffrance du début de ma vie. Cela me soulage un peu de l'écrire ! Je grave en fait cette douleur mise en mémoire pour que l'on comprenne ma souffrance. Et pour ceux de mon entourage qui ne voyaient peut-être pas ces fait-là, je dis honte à ceux qui ont feint l'ignorance, qui auraient pu certainement me libérer.

J'explique maintenant mon enfance avec ma mère, l'enfer dirigé par un être diabolique.

Me voilà à mes huit ans, l'âge de ma circoncision. Comme souvenir, je vois mon lit rempli de sang et on m'a dit que je me suis réveillé pendant l'opération, faisant deux interventions chirurgicales. Mais surtout, j'étais un enfant très renfermé sur lui-même, isolé dans la chambre dans laquelle ma mère m'enferma, dans ce bloc où les volets étaient fermés à l'aide d'un antivol pour vélo, où les fusibles de la lampe étaient retirés ? J'étais dans le noir en général et je me parlais à moi-même et chantais dans ma tête, une façon de s'évader car je ne voyais personne ! Cette chambre, ce fut mon premier isolement pendant quelques années. Déjà, de noires pensées me venaient à l'esprit ! Je voyais un trou noir tourbillonnant, voulant partir dans le fond et chercher un nouveau monde.

J'ai vu des choses bizarres dans cette chambre. J'ai vu, un soir au jour de la mort du voisin, l'apparition de son spectre, comme s'il venait me passer un message. Ça m'a terrifié pendant longtemps. Il était devant mon pied de lit, je le voyais dans une transparence et luminance, ce moment fut indescriptible. Ce fut bien la nuit de sa mort qu'il m'est apparu, ça m'a fait une drôle de sensation cette nuit-là, mais je l'ai réellement vu.

Il paraît que, dans l'enfance, on voit des choses hallucinantes qui, pourtant, me semblaient réelles. Je le confirme : dans cette chambre, une nuit, je me suis fait réveiller, par trois frappements au carreau. Je dormais près de la fenêtre et là, j'ai vu trois grands singes au bord de ma fenêtre ; ils avaient une posture humaine et l'aspect animal, vraiment des têtes de singes. Un des trois avait, dans sa main, un bâton ! Cela reste un mystère encore maintenant, j'ai vraiment vu cette scène face à moi.

Je prends ça comme un message encore une fois. Ce sont les bons souvenirs que je garde car ces messages ne me voulaient pas de mal. Je sentais ça comme une protection d'un esprit supérieur me voulant du bien, comme l'apparition un jour d'une lumière, une sorte de boule éblouissante restant fixe devant moi pendant un moment, ceci restera encore un mystère pour moi.

Mais le reste du temps, dans cette chambre, j'attendais comme ma libération. Je restais, tous les

week-ends, enfermé et pendant les vacances, parfois, j'en sortais mais vraiment pas longtemps. Dans cet isolement, je chantais dans ma tête et puis, assez souvent, la mère venait me frapper à coup de martinet et de coups de poing sur la tête, d'une grande violence, en criant corbeau, corbeau. Sans comprendre pourquoi, je ressentais des douleurs horribles d'injustice, de souffrance, cette mère avait la rage envers moi, constamment. Je ne comprenais pas, je restais des jours sans manger ni boire. Plusieurs fois, j'ai dû boire l'eau du radiateur, un goût immonde mais de survie et dans certaines occasions qui étaient très rare où je sortais de cette chambre, je me faisais des réserves de pain que je mettais sous mon lit.

Sinon, je creusais même le mur de plâtre puis le mangeais la poudre.

Puis, j'ai le souvenir de ces enfants qui jouaient dehors, je n'avais qu'une petite fente du volet pour les voir car le volet était enfermé avec cet antivol de vélo. Isolement total ! Et pourtant, je ne cherchais pas à m'enfuir ! Pour dire j'étais comme en prison, coupable d'avoir mis mon père en prison, de ressentir cette violence de ma mère. Mais dans le fond de moi, je ne trouvais pas ça normal mais j'étais incapable de le dire, mais ça m'a marqué profondément de me sentir comme en prison et en plus, non coupable.

Je ne comprends toujours pas pourquoi elle m'a fait subir ça ! Que faut-il avoir dans la tête et le cœur, pour faire des méchancetés cruelles à un enfant isolé,

ne criant même pas, ne demandant rien à personne, ne cherchant que de l'amour ?

J'appelle cela une mère indigne ! A-t-elle conscience de ces faits ?

De nos jours, j'espère qu'il n'y a plus de mère comme ça, une mère qui ne pense qu'à sa personne et ses propres plaisirs avec ses hommes, délaissant ses enfants.

Moi, quand je pense que j'ai fait quinze années de thérapie et qu'elle n'a jamais été accusée de ce mal, de ces tortures et de son comportement que j'écris sur quelques lignes à la plume légère, je me dis, pour lui faire comprendre dans un sens, que je lui donnerais ce livre pour qu'elle sache bien ce que sa méchanceté m'a fait subir dans ma vie et que les gens comprennent ma souffrance et sachent qui est cette femme, qu'ils voient ma maladie qui, dans un sens, est due à tout ça. Ces étapes passées de l'enfance ont déclenché la foudre en moi des années plus tard et bien sûr, des étapes à surmonter : toujours seul, on vit seul dans sa souffrance.

Cela, je l'évoquerais un peu plus tard. Je vais en revenir à ma mère. Pour elle, l'argent était son unique intérêt ! D'ailleurs, on lui versait des allocations familiales pour la famille mais dans ce bloc, il n'y avait jamais à manger, la misère rodait ainsi que des coups violents. Mon frère trouvait dans la chambre de la mère, des chocolats, des gâteaux, elle se faisait des réserves, égoïstement. Elle n'a toujours fait que penser à elle.

Et elle n'apportait de l'amour qu'à ses compagnons. Enfin, de l'amour bruyant ! Elle ne faisait que crier, enfin dirons-nous gueuler et d'avoir entendu infidèle. Mais être une mère comme ça avec ses enfants et se foutre de leur scolarité, avoir de la maltraitance, cela se répercuta à l'école qui, pour moi, fut difficile, du à cet isolement que je subissais. J'avais honte de ce que j'étais, j'aurais vraiment pu réussir toute ma scolarité, j'ai une bonne mémoire et j'aime m'instruire, intéressé par tout, mais l'école en primaire fut un échec. Quand on ressent ces profs se faisant un jugement à l'habit et au niveau hiérarchique, encore maintenant le nom prend beaucoup d'importance, l'intelligence reste aux personnes nobles d'une certaine façon de voir ; enfin, c'est un ressenti ! A l'école, moi j'avais une certaine intelligence dès que l'on se rapprochait de moi que l'on prenait un peu d'attention.

Mais bien sûr, mes chaussures étaient trouées et mes vêtements sales. Nous étions classés d'office ! C'était le jugement des profs d'avant. Je pense qu'ils auraient dû faire, déjà à l'époque, un travail social car durant ma scolarité primaire, je m'automutilais, je me coupais les bras, j'avais des entailles profondes, je me donnais une douleur supplémentaire de la douleur que je subissais par ma mère. En fait, je crois que je passais un message d'alerte qui ne fut pas compris ; par contre, mon frère et mes sœurs furent sous-classés, mais moi j'avais cette force en moi de me

battre malgré les échecs infligés et j'ai réussi à tenir un chemin un peu biscornu.

Je fis une sixième jusqu'au brevet des collèges que je ne réussis alors que quinze avant l'examen du BEPC. Je me retrouvais à l'hôpital pour une appendicite aigue. Personne ne me ramena mes cours alors j'ai révisé dans ma tête car j'arrivais à me rappeler tous les instants, autant de l'écoute, que de l'odorat, de toutes mes émotions. J'ai eu mon brevet au-dessus de la moyenne. ! J'avais réussi à mémoriser ces années scolaires sur mon lit d'hôpital.

Mais dans cette période, la mère rencontra un compagnon de souche portugaise qui, lui, me sortit de l'isolement dans la chambre de ce bloc après quelques années passés ; j'avais environ onze ans. On allait au bois, un travail physique mais très agréable de passer d'un isolement dans une chambre totalement fermée à être dans les bois en pleine nature.

J'allais dans un petit village, Herbeuval, un village de vieux ayant connu la guerre, vivant de leur jardin, poules et lapins, où les plats mijotaient des heures sur le fourneau à feu de bois. Avec le bois que je faisais avec le compagnon de ma mère, ils voyaient en moi le courage et la volonté. Depuis toujours, il y a une force en moi inexplicable, le travail me donnait la liberté et le respect.

J'étais le seul de la famille à aller faire le bois ; les autres ne voulaient pas aller au travail mais aussi, il faut dire qu'eux ne voyaient pas la liberté comme moi.

La mère ne leur portait pas autant de rage qu'à moi, elle gueulait simplement ! Cela dura un temps. Ce compagnon avait des vues sur ma petite sœur. Là, c'était ma petite sœur qui subissait des abus sexuel ! J'avais très mal pour elle et, pour me soulager de ce mal, je m'enfonçais de rage et de souffrance, des grands coups de serpe dans les genoux, ça me soulageait. La douleur était comme une délivrance du mal subi par ma petite sœur.

La mère avait encore choisi un pédophile !

C'était un homme des bois. C'est fait d'avoir été dénoncé par ma grande sœur qui alerta une tante habitant dans le même quartier. Je me rappelle le voir en ce dernier jour sur le canapé avec une carabine à la main. Il voulait tous nous tuer mais les gendarmes arrivèrent à temps ; encore une histoire d'argumentation pour les gens du village qui eurent des mots très méchants pour ma petite sœur. Ils la rendaient coupable de ces horreurs. Tout ça pour dire qu'à l'époque, les gens gardaient ce fait tabou et irresponsable, honte à eux.

Ensuite, elle rencontra un autre compagnon de souche italienne qui était plutôt gentil. Je le trouvais un peu influençable. J'avais treize ans avec une très forte envie de travailler car je cherchais ma liberté. Ma période scolaire au lycée fut un échec total. J'ai rencontré pas mal de soucis, j'avais vraiment envie de fuir tout ça. Comme j'étais une personne renfermée sur moi-même et avec la volonté de réussir, au début

je m'en sortais bien au lycée, les notes étaient très bonnes ! Et puis, ayant pris des coups violents par ma mère depuis toujours, là, de nouveau, je rencontrai un esprit au fond violent et diabolique.

A nouveau, des coups violents sur ma personne, dans ce lycée. Un cauchemar de plus ! Cet esprit a dû ressentir en moi ma faiblesse alors, de ce fait, il me cherchait tous les jours au lycée, me frappait de coups de poing tous les jours. Cela l'amusait, mais moi je n'arrivais pas à me rebiffer ; Ce gars a gâché ma scolarité. Je recevais de la violence gratuitement mais ces coups ne me faisaient pas assez mal, pas assez pour me mettre en colère. Même si j'étais humilié et incapable de me plaindre auprès du directeur, je rentrais dans une rage personnelle et je frappais dans le mur en béton avec une très grande rage car, pour moi, impossible de riposter et surtout, je ne voulais faire de mal à personne même si on m'infligeait des coups et de la honte.

Je me suis cassé la main plusieurs fois. Un deuxième enfer commença hors du bloc mais au lycée. Puis, j'ai cherché à m'enfuir de ce lycée alors que j'aurais pu réussir mais j'ai cherché à fuir ce mal venant d'une personne étrangère, d'un esprit maléfique.

Alors, je me suis mis dans ce que je voulais toujours faire, la cuisine. Ce choix, je l'ai fait aussi à cause du manque de nourriture dans ce bloc et ces crises de famine pendant l'isolement. J'ai trouvé un

stage dans un hôtel-restaurant en période de Noël, en fait mon premier vrai Noël ! J'ai aimé tout de suite ce métier, la liberté hors de ce bloc ! Là, je préparais des plats, je pouvais les goûter et sentir une reconnaissance très satisfaisante. On aimait mon travail et je mangeais comme un roi. Là, j'ai ressenti cette force en moi, elle me permettait de gravir des montagnes, rien ne m'arrêtais et tout ça m'éloignait peu à peu du bloc. Je sentis une grande liberté pendant mon premier stage de quinze jours. En plus, le patron était d'une très grande gentillesse avec moi. Ces jours furent une réelle liberté et un bonheur. Jamais je n'ai oublié ce patron d'origine flamande, des gens que j'admire pour leur gentillesse. Du fait qu'il fut content, il me donna une enveloppe. Dedans, il y avait 5000 francs français.

Alors, je retournai au bloc et, fier de mon salaire, je le montrai. Il me fut pris sur-le-champ ! Ma mère ne m'en laissa pas une miette mais le garda pour elle, égoïstement, sans scrupule avec en plus, des coups ! Pour elle, ce qui venait de sa progéniture était à elle.

C'était la deuxième fois qu'elle me prenait cette somme ! Encore s'il y avait eu de la gentillesse, mais non ! Elle me prit cet argent avec méchanceté et pour elle, cela était logique que l'enfant rapporte l'argent. Nous sommes des allocations pour elle, je le ressens comme ça avec beaucoup de tristesse, elle ne se rendait pas compte des efforts et du travail accompli. Moi je croyais que ma situation changerait, que ma

mère serait devenue plus clémente, mais je me trompais.

Quelque temps après, ma mère était en colère et là, elle eut des gestes violents, un couteau à la main. J'ai cru que j'allais me faire poignarder et mourir. Dans ma tête, je commençais à ne plus la comprendre. J'avais quinze ans, mes paroles envers elle devenaient plus mordantes.

Je reflétais comme un miroir à paroles, sa propre image. Je lui faisais plus souvent remarquer son attitude anormale, mes mots la blessaient, du coup, elle me frappait plus violemment. Et un soir d'hiver, nous avons eu une dispute comme d'habitude. Elle me dit « monte » donc je montai les fameux escaliers et ma mère monta peu de temps après. Elle me frappa fort même très fort en criant « corbeau, corbeau ». Puis, elle me dit en frappant violemment « tu te rebiffes ? ». En fait, je protégeais ma tête avec mes mains car la douleur était horrible et là, d'un coup, je suis monté dans une colère, une violente rage, je pris ma mère par les poignets et je la balançai dans les fameux escaliers. Elle tomba ! J'eus peur de l'avoir tué et le compagnon qui était gentil me frappa violemment lui aussi. J'étais abîmé au visage et ma mère et le compagnon me jetèrent dehors comme un chien, par la porte d'entrée avec quelques-unes de mes affaires ; j'avais 16 ans et demi.

J'étais dehors un soir d'hiver. Alors, je me suis mis à marcher. Je me suis rendu chez mon ami

d'origine espagnole et je me demande encore maintenant pourquoi je ne suis pas allé voir les gendarmes ! Mon ami habitait à côté. Je me demande encore quelles conséquences cela aurait eues, mais comme j'étais une personne n'aimant pas faire de mal. J'isolais ma souffrance, seul enfermé dans mon esprit, ne voyant pas l'espoir, perdu dans mes pensées car c'était en réalité, la seule chose que j'avais, ma liberté de penser.

Chez mon ami, je sentais une paix humaine. J'ai vu la solidarité des étrangers. Ses parents ne connaissaient pas mon histoire, ne parlant pas très bien le français mais j'ai toujours une grande pensée pour eux, des gens adorable. Mais bien sûr, l'hébergement chez quelqu'un reste provisoire.

J'ai fait durant ce temps, une formation dans un lycée hôtelier, enfin une formation. La mentalité hôtelière se base plus sur les capacités acquises. Comme pour moi, ce métier, c'était ma passion, mon envol vers la liberté, les études en formation se passèrent très bien et je bossais de plus les week-ends et grâce à ça, j'ai pris un appartement car, en même temps, j'avais rencontré mon premier vrai amour, une fille à qui j'ai confié ma vie, qui ressentit ma souffrance et de plus qui soulageait ma conscience, qui avait de l'amour pour moi ; on partageait de bons moments dans cet appartement au début. Bien sûr, au début, le premier appartement loin de ce bloc, tout allait bien mais, peu à peu, des difficultés arrivèrent.

Cela commença par les factures, puis le chauffage, puis le loyer, en l'espace de quelques mois, les dettes n'arrêtaient pas de s'accumuler. Moi qui n'avais qu'un peu plus de dix-sept ans et demi proche de la majorité, qui n'avaient pas été éduqué, les problèmes commencèrent à prendre de l'ampleur, connaissant à peine l'argent, mes problèmes me firent fuir.

Je pris ces problèmes au second degré, je me foutais de tout en réalité ! J'ai profité de cette formation pour passer mon permis de conduire ! Puis ensuite les problèmes prenaient trop de place dans ma tête. Je suis donc parti vers la Belgique. J'ai pu trouver un travail qui me logeait sur mon lieu de travail ; j'oubliai mon premier amour ce qui nous déchira après trois ans passé ensemble.

Ensuite, je rencontrai celle qui devint ma deuxième mère, celle qui dissipa mon âme dans ses pensées pro fanatiques. C'était à Chiny, le lieu marquant à jamais le début de ma maladie, avec cette femme me lessivant le cerveau qui était déjà retourné du passé. Là, j'ai vingt ans, l'âge de toutes les raisons. Je me demande comment mon existence se serait passée si je n'avais pas rencontré cet être diabolique à l'aspect d'un ange et à l'âme vendue au diable. Elle n'écoutait que du métal, de la musique violente et cherchait sans cesse tous les vices. Nous avons vécu trois années dans un chalet près de la Semois, un petit coin de paradis où j'allais pêcher vraiment à l'occasion car mon emploi du temps était très chargé. Je partais à

six heures du matin et finissais mes journées vers vingt-trois heures, je bossais comme un taré, oui comme un taré, voilà un drôle de mot.

Cette diablesse à qui j'ai raconté ma vie a profité de ma personne. Elle et ses parents s'amusaient avec les mots. Petit à petit, les mots furent de plus en plus pointus ; je suis persuadé qu'ils ont fait ça pour me détruire. Un jour la diablesse me dit « va sucer la queue de ton père ». Elle me mit en rage ! Là, j'ai commencé à lui mettre des coups. Bien sur mes coups était retenus elle m'avait mis vraiment en rage, cela me retourna le cerveau, le début des symptômes de ma pathologie. Pour alimenter cet état, un jour d'été ma grande sœur vint me prévenir que la gendarmerie de mon village natal me cherchait, alors je suis allé voir les gendarmes ; Ils m'informèrent qu'une femme, qui était une très bonne amie de ma mère, avait tenté de porter plainte contre moi pour des attouchements sexuel envers sa fille. Nous étions dans les périodes de Marc Dutroux. Cette femme voulait de moi 30 000 Francs français. Elle connaissait ma situation et savait très bien que je 'en sortais plutôt bien en Belgique. Les gendarmes n'ont pas tenu compte de sa plainte mais voulait m'en informer. Cette femme, je la maudis à jamais et là, dans ma tête, mon passé surgit à haut niveau et cette diablesse en rajoutait de plus belle. Comme je n'étais pas bien et que nous fumions de l'herbe, je trouvai un plan de beu. Nous devons aller en chercher sur Bertrix. Là on me passa un sachet